

L'écrivain Jean-Claude Pirotte a quitté les paysages et les tracasseries du Nord pour s'installer à Angoulême. Le ciel de la Charente lui est tombé dessus. Habité par l'œuvre de Jacques Chardonne, il loue ce ciel «plus présent qu'ailleurs».

Le ciel de Pirotte

Jean-Claude Pirotte n'est pas un écrivain charentais. Son pays véritable est de ceux qui n'existent pas. La lumière de ses ciels n'advient peut-être que dans la clarté de ses phrases. La réalité du monde et de soi-même, sans doute n'est-il possible de l'atteindre qu'au terme d'un cheminement que seule la littérature rend possible.

Né à Namur en 1939, Jean-Claude Pirotte a eu une adolescence partagée entre la Wallonie, les Pays-Bas, la Bourgogne et Florence. Après des études «nonchalantes mais brillantes», il deviendra avocat, à Namur. Mais en 1975, son destin s'éclaircit : accusé d'avoir favorisé la tentative d'évasion d'un de ses clients, condamné à 18 mois de prison et rayé du Barreau, il se soustrait à l'exécution de sa peine.

La littérature, «l'expression sourcilieuse de l'incertitude»

Au cours de ce qu'il faut bien appeler une «cavale», qui le conduira notamment à travers la province française, une certaine vérité lui est restituée. «Avec le malheur (mais qu'est-ce que le malheur ? et de quoi me plaindrais-je ?), le goût de vivre s'était réveillé.»

La littérature, qu'il définit comme étant «l'expression sourcilieuse de l'incertitude», sera dès lors le garant d'une merveilleuse mais toujours aléatoire présence au monde. Prônant un art de la paresse, du vagabondage, il écrit des livres au plus près de sa vie. Que ce soit par le détour du roman ou dans des récits plus directs, voire des chroniques, des poèmes, ou des mélanges

des uns et des autres, c'est toujours de lui-même qu'il s'agit, même si la réalité de sa propre existence ne lui semble guère avérée. Après avoir lu le texte que dans *Plis perdus*, il consacre, dans l'amitié de Jacques Chardonne, aux «beaux nuages de Barbezieux», nous avons souhaité en savoir plus sur le ciel de cette Charente où, à cause de la littérature, il a choisi de vivre aujourd'hui.

L'Actualité. – Les lieux, les paysages sont importants dans vos livres. Il n'est sans doute pas indifférent qu'aujourd'hui vous habitiez Angoulême.

Jean-Claude Pirotte. – Faites-vous d'abord des lieux, disait à peu près Joubert, et tout ce qui s'y inscrira, c'est le sens. J'ai toujours l'impression que les lieux contiennent les ferments de «l'inspiration», de l'action, du rêve, de la vie. Les événements romanesques naissent de la perception des lieux et non pas d'une action imaginaire. Joubert disait aussi que si on veut rendre une héroïne séduisante, il suffit de ne pas la décrire avec trop de précision. Chez Dhôtel, c'est à partir des lieux une floraison de personnages. Un titre comme *Le Ciel du Faubourg*, ça déclenche quelque chose.

La Charente, elle était d'abord littéraire pour vous.

Oui. Elle est au terme d'un cheminement : celui d'une envie souterraine. Il fallait venir vérifier si Chardonne avait bien parlé du ciel. Le hasard a voulu que je lise cet auteur très jeune. Pas les *Destinées sentimentales* mais plutôt les chroniques : *Matinales*, *le Bonheur de Barbezieux*. Il y a des noms aussi, qui désignent les lieux, et qui souvent suffisent à les évoquer et nous don-

nent envie de venir vérifier si on ne s'est pas trompé en les imaginant. Toute la littérature mène à des lieux, et le lieu mène à la littérature. D'ailleurs, le lieu commun, il n'y a que ça de vrai !

Joubert en fait vraiment l'apologie : le lieu où tout doit trouver son ordre, c'est aussi le lieu commun. Un lieu à la fois réel et mythique où chacun pourrait se retrouver dans une sorte de béance primitive.

**«En Charente,
on a l'impression que
regarder le ciel
est une occupation.
Parce que le ciel est partout.
Plus présent
qu'ailleurs»**

«La Charente est un songe, pays plus rêvé que réel», écrit Chardonne.

Oui, mais chez Philippe Jaccottet par exemple, dans *Paysages avec figures absentes*, le lieu n'est pas simplement un rêve, ou alors un rêve hölderlinien de retrouvailles en un paysage dont on sentirait les harmoniques classiques. Comme quelque chose qui vient de très loin, quelque chose qui imprime une sorte de permanence.

On peut toujours se dire que le ciel où nous voyons passer des nuages n'est pas très différent de celui que voyaient Hölderlin ou les Grecs anciens.

Quand Chardonne dit «la Charente est un songe», c'est une sorte de réalisme bien précis. Mais tout cela est très fumeux. Le nom seul d'Angoulême suffisait à faire rêver l'enfant que j'étais et à lui donner envie d'y venir voir si le bonheur existait.

La lumière de la Charente, comment la décririez-vous ?

Il y a à la fois la lumière qu'on cherche à décrire, à la fois celle qui vient du texte lui-même. C'est d'abord une sorte de clarté dans l'écriture, une lumière qui vient de l'agencement des mots, de l'harmonie des phrases. Ce qui parfois fait comme une harmonie entre le paysage et le style. C'est verlainien : «Votre âme est un paysage choisi.» C'est bêtement romantique aussi, à la façon lamartinienne.

En littérature, en peinture, c'est le paysage que je préfère. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit une beauté qui serait définitive dans le paysage. Il n'y a rien qui serait esthétique en soi.

Vous écrivez qu'ici le ciel est plus présent qu'ailleurs.

Ce n'est pas comme en Hollande, et pourtant c'est également un ciel marin, mais très large, très mouvant. Un ciel qui invite au voyage. Un ciel nomade.

Nicolas de Staël aurait dit de ce pays, comme d'une toile en devenir, que «tous les oiseaux du monde y volent en liberté».

«La lumière de la Charente existe, écrivait Jacques Chardonne, sans pareille en France, même dans la Provence. Elle n'est pas traduisible en mots. Partout on ne sait quoi d'ineffable baigne la nature : l'homme aussi.»

Oui. Je n'arrive pas à la caractériser. Je le disais, elle est particulièrement mouvante, mais sans être jamais excessive, sans cesse troublée, se renouvelant sans cesse. Elle ne heurte pas, n'aveugle pas, tout en étant pleine de contrastes cependant. Elle ne ressemble pas à la lumière de la Méditerranée, dont les contrastes sont très durs, très violents. Il y a comme une sorte de réjouissance dans le ciel. Et toutes sortes de nuances : quand il est gris, on peut voir des violets, des rouilles qui lui donnent cette tonalité particulière, et les bleus, les verts de cèdres augmentent la profondeur.

D'ailleurs la lumière n'existe pas sans sa part d'ombre.

Pour caractériser la lumière du Sud-Ouest, Roland Barthes évoque une «lumière lumineuse».

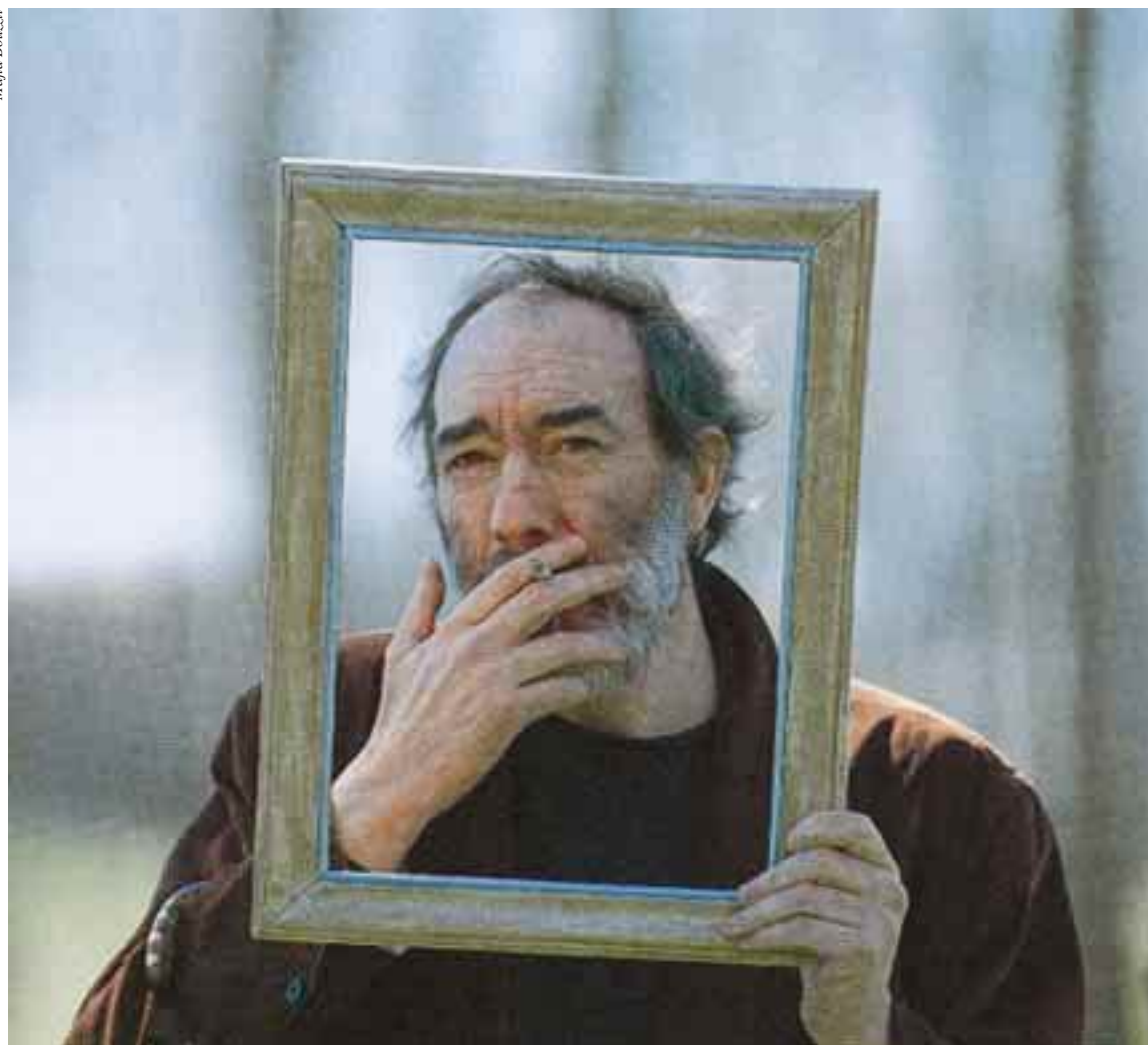
C'est vrai que dès qu'on passe Angoulême, il y a un changement.

Mais comment l'expliquer ? La lumière d'un ciel, ce n'est pas que le ciel. C'est forcément le paysage, ce qui se transforme. C'est aussi bien les essences des arbres. Dès lors qu'on voit des vignes le ciel commence à changer. Et puis la plaine, les légères hauteurs. La modestie d'un vallonnement donne plus l'impression de l'immensité que les montagnes.

Il y a aussi la météorologie. Le ciel, il est bloqué par les premières hauteurs périgourdines ou limousines : cela fait cette espèce de remous qui donne le sentiment de plus grande réverbération.

«Le ciel donne toujours envie de peindre. Il est étonnamment présent.»

Oui, j'écris ça dans *Plis perdus*. En Charente, on a l'impression que regarder le ciel est une occupation. Parce que le ciel est partout. Plus présent qu'ailleurs.



Bibliographie

Jean-Claude Pirotte a publié récemment aux éditions de la Table ronde :

Cavale, 1997
La Légende des petits matins, 1997
Un voyage en automne, 1996
Plis perdus, 1994

Aux éditions Le temps qu'il fait :

Le Noël du cheval de bois, 1997
La Vallée de Misère, poèmes, 1997.
Faubourg, 1997
Récits incertains, mélanges, 1992.

Le prix de l'Office du Livre en Poitou-Charentes a été décerné en 1994 à Jean-Claude Pirotte.

Peut-on jamais vraiment voir le ciel ?

C'est impossible. Dans le ciel de Charente, je vois un mouvement. Il est à jamais vide si l'on veut, donc en mouvement. Il me fait signe. Il est déjà comme le ciel dans la littérature, ou dans la peinture, celle d'un Ruysdaël, d'un Vermeer, d'un Turner. Parce que c'est un ciel marin. Parce que, aussi, c'est un ciel qui se donne à voir, un ciel en représentation. Regarder ce ciel, c'est comme aller au spectacle. Son perpétuel mouvement fait qu'il n'est jamais le même.

Dans *L'Épreuve du jour*, vous écrivez que «la juste lumière est à jamais absente». Comme une manière d'aveuglement nous viendrait de l'enfance : «Sans cesse le rappel des amertumes nous dérobe le monde, obscurcit le couchant», nous oblige à renoncer au «charme immédiat de la lumière vivante». Et dans *Plis perdus*, vous citez Henri Thomas en guise d'espoir nocturne : «La nuit, ce qui a disparu dans la lumière pourrait reparaître.»

Voir le ciel, c'est la récompense. Dans mon livre *Fond de cale*, j'évoque ce moment où, sortant de prison, le personnage éprouve un sentiment de redoutable vertige en face de l'étendue

du jour. L'émerveillement n'est peut-être possible qu'à l'issue de la privation. Le passage par la nuit, par l'aveuglement, permet peut-être seul de voir le jour. Dans *Légende des petits matins*, c'est ce que j'ai voulu écrire. Il faut avoir l'héroïsme de ses nuits blanches pour voir le ciel se dégager.

Le petit matin, c'est ce moment où le jour et la nuit hésitent. La nuit, c'est le moment où on se demande si on va refuser la lumière ou bien l'accepter. Toutes les nuits nous portent vers cette hésitation.

La juste lumière, ce serait quoi ?

Celle qui envelopperait le lieu dans un cadre le plus pur. Celle qui révélerait les choses dans leur vérité première. A la fois familière et à jamais étrangère.

Ce serait le réel ?

C'est ce qu'on n'atteindra jamais que dans le mouvement de l'écriture elle-même, dans la capacité qu'a la littérature de se consacrer à l'impossible. C'est ce qui fait que la quête est constante. C'est ce pourquoi nous continuons d'écrire. ■

Photographies pages suivantes : livre de prière de Jeanne de Laval, xv^e siècle, BM Poitiers, ms. 41 («Trésors sur parchemin», n°16, janvier 1992) ; l'Orchestre Poitou-Charentes, photo Alain Rezzoug (n°24, avril 1994).

Propos recueillis par Xavier Person (n°28, avril 1995)



